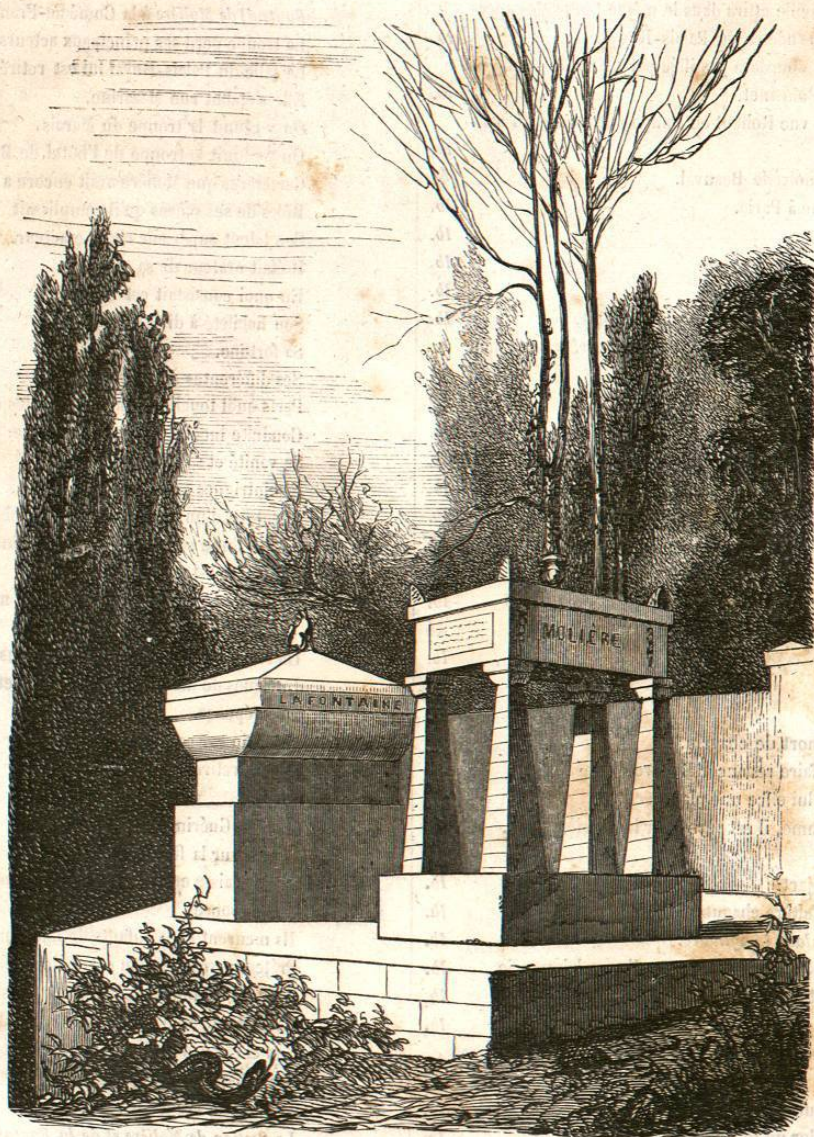


Reprise vainement en 1856, cette même idée est accueillie en 1858. — Nomination d'une commission. — Délibérations du conseil municipal de Paris; votes des Chambres.	Pages. 50
Molière est accusé de plagiat par les Italiens.	16.
Il a imité nos vieux auteurs.	16.
Il est critiqué par M. Schlegel.	16.
Réputation des critiques de Boileau contre lui.	16.
Réponse de Boileau à Louis XIV sur le génie de Molière.	16.
Influence de Molière sur son siècle.	16.

BIBLIOGRAPHIE DE MOLIÈRE.

I. Ouvrages relatifs à sa personne.	Pages. 51
II. — à ses écrits.	54
III. Editions de ses œuvres, avec travaux littéraires.	59

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



C'est là que deux tombeaux voisins, dont les noms qu'ils portent sont le plus bel ornement... — PAGE 49.



Dessins par Lorentz, Jules David, etc.

Gravures par les meilleurs artistes.

PRÉFACE.

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux: mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauraient me pardonner; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés, ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; et le TARTUFE, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété: elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu: toutes les



syllabes en sont impies, les gestes mêmes y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis et à la censure de tout le monde; les corrections que j'y ai pu faire; le jugement du roi et de la reine, qui l'ont vue; l'approbation des grands princes et de messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence; le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable: tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre, et tous les jours encore ils font crier en public des zélés indiscrets qui me disent des injures pieusement et me damnent par charité.

Je me soucierais fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'était l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre.

Quelques écrivains ont écrit TARTUFE avec deux f, mais nous avons cru devoir nous fonder sur l'autorité des dictionnaires de l'Académie et de Boiste. et sur divers éditions modernes, pour l'écrire avec un seul f.

condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandait la délicatesse de la matière; et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance: on le connaît d'abord aux marques que je lui donne; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour répondre, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon. Et sans doute il ne serait pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisait partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne, et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué de notre temps des pièces saintes de M. Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'état, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur. Eh! pouvais-je m'en empêcher pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connaître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on aurait eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. — Mais il m'est au quatrième acte une morale pernicieuse. — Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'ait les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits; que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela, et l'on doit approuver la comédie du Tartufe, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps; et jamais on ne s'était si fort déchainé contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des pères de l'Eglise qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinion en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

En effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connaît sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne saurait la censurer sans injustice. Et si nous voulons ouvrir la-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, ceux qui faisaient profession d'une sagesse si austère, et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avaient composées; que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer; et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires; je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions; rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impie. Les choses mêmes les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; et, comme on ne s'avise point de défendre la médecine pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure à eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre; il se faut bien garder de confondre celle-ci avec celle-là. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympie, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympie qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feraient un grand désordre dans le monde; il n'y aurait rien par là qui ne fût condamné; et puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et à adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste; mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Terminons par le mot d'un grand prince sur la comédie du Tartufe.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée Scaramouche Ermite; et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire: « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de Scaramouche. » A quoi le prince répondit: « La raison de cela, c'est que la comédie de Scaramouche joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

LE TARTUFE

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1667.

PERSONNAGES.

- MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.
- ORGON, mari d'Elmire.
- ELMIRE, femme d'Orgon.
- DAMIS, fils d'Orgon.
- MARIANE, fille d'Orgon.
- VALÈRE, amant de Mariane.
- CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.
- TARTUFE, faux dévot.
- DORINE, suivante de Mariane.
- M. LOYAL, sergent.
- UN EXEMPT.
- FLIPOPTE, servante de M^{lle} Pernelle.

La scène se passe à Paris, dans la maison d'Orgon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOPTE.

M^{lle} PERNELLE. Allons, Fliopote, allons; que d'eux je me délivre.
 ELMIRE. Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.
 M^{lle} PERNELLE. Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin.
 Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.
 ELMIRE. De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquitte.
 Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?
 M^{lle} PERNELLE. C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci.
 Et que de me plaindre on ne prend nul souci.
 Qui, je sors de chez vous fort mal éditée; et nos allées-là
 Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée.
 On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
 Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

DORINE. Si...
 M^{lle} PERNELLE. Vous êtes, ma mie, une fille suivante
 Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente;
 Vous vous mêlez surtout de dire votre avis.
 DAMIS. Mais...
 M^{lle} PERNELLE. Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils.
 C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand mère;
 Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
 Que vous prenez tout l'air d'un méchant garnement,
 Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE. Je crois...
 M^{lle} PERNELLE. Mon Dieu! sa sœur, vous faites la discrète,
 Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez douce!
 Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort;
 Et vous menez sous cape un train que je hais fort.
 ELMIRE. Mais, ma mère...
 M^{lle} PERNELLE. Ma bru, qu'il ne vous en déplaie;
 Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise;
 Vous priez leur mettre un bon exemple aux yeux,
 Et leur défente mère en usait beaucoup mieux.
 Vous êtes dépensière; et cet état me blesse,
 Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
 Quiconque à son mari veut plaire seulement,
 Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE. Mais, madame, après tout...
 M^{lle} PERNELLE. Pour vous, monsieur son frère,
 Je vous estime fort, vous aimez et vous révère;
 Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,
 Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
 Sans cesse vous préchez des maximes de vivre
 Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
 Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
 Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.
 DAMIS. Votre monsieur Tartufe est bien heureux, sans doute...
 M^{lle} PERNELLE. C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute;
 Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
 De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS. Quoi! je souffrirai, moi, qu'un egot de critique
 Vienne usurper ceans un pouvoir tyrannique,
 Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
 Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?
 DORINE. S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
 On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
 Car il contrôle tout, ce critique zélé.
 M^{lle} PERNELLE. Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
 C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire;
 Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire.
 DAMIS. Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
 Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien;
 Je trahirais mon cœur de parler d'autre sorte.
 Sur ses façons de faire à tous coups je m'oporte:
 J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
 Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.
 DORINE. Certes c'est une chose aussi qui scandalise
 De voir qu'un inconnu ceans s'impatronise,
 Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,
 Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
 En vienne jusque-là que de se reconnaître,
 De contrarier tout, et de faire le maître.
 M^{lle} PERNELLE. Hé, merci de ma vie! il en irait bien mieux,
 Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.
 DORINE. Il passe pour un saint dans votre fantaisie:
 Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.
 M^{lle} PERNELLE. Voyez la langue!
 DORINE. A lui non plus qu'à son Laurent,
 Je ne me fierais, moi, que sur un bon garant.

M^{lle} PERNELLE. J'ignore ce qu'on fonde le serviteur peut être;
 Mais pour son homme de bien je garantis le maître.
 Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
 Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
 C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
 Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.
 DORINE. Oui; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
 Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante ceans?
 En quoi blesse le ciel une visite honnête,
 Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
 Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?
 (Montrant Elmire.) Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.
 M^{lle} PERNELLE. Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites,
 Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites;
 Tout ce tracass qui suit les gens que vous hantez,
 Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
 Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
 Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
 Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
 Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.
 CLÉANTE. Eh! voyez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause?
 Ce serait dans la vie une fâcheuse chose;
 Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
 Il fallait renoncer à ses meilleurs amis.
 Et quand même on pourrait se résoudre à le faire,
 Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire!
 Contre la médiance il n'est point de rempart.
 A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard:
 Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
 Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE. Daphné, notre voisine, et son petit époux,
 Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
 Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
 Sont toujours sur autrui les premiers à médire;
 Ils ne manquent jamais de saisir promptement
 L'apparente leur du moindre attachement,
 D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
 Et d'y donner le ton qu'ils veulent qu'on y croie.
 Des actions d'autrui, teintées de leurs couleurs,
 Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
 Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,